

La tragédie grecque

Tragédie = tragos (« bouc ») et ôdè (« chant ») sacrifice d'un bouc avant les représentations ? Souvenir du dithyrambe, chant en l'honneur de Dionysos « deux fois triomphant », entonné par un chœur d'hommes déguisés en satyres, petits dieux de la nature, mi-hommes, mi-boucs, qui appartenaient au cortège de Dionysos et que le peuple nommait « boucs » ? Le théâtre, peut-être né du culte de grands héros pour lesquels on chantait des hymnes, fut ensuite lié au culte de Dionysos, dieu de la fertilité et de la nature triomphante, très populaire à Athènes, dont le culte spectaculaire (danses et musiques des bacchants et bacchantes, adorateurs du dieu, désireux d'entrer en communion avec lui par l'extase) a pu favoriser la naissance du théâtre.

Au Ve s. avant J.-C., âge d'or de la tragédie grecque, les représentations tragiques avaient lieu pendant les fêtes de Dionysos, lors des Lénéennes (fin janvier) et surtout des Grandes Dionysies (fin mars) où pendant trois jours, les spectacles rassemblaient toute la population d'Athènes, même les esclaves et les prisonniers, momentanément libérés. Des délégués d'autres cités assistant aux spectacles, le théâtre montrait la puissance des valeurs d'Athènes. L'archonte, magistrat élu pour un an, choisissait trois auteurs pour les « concours tragiques » et de riches citoyens, les chorèges, finançaient la pièce. Toute l'activité de la cité s'interrompait à cette occasion car le théâtre jouait un rôle essentiel dans l'éducation du citoyen. Les comédies utilisent le rire satirique pour dénoncer les vices, les faiblesses et les erreurs des citoyens. Les tragédies affirment les valeurs de la cité : dans Les Perses (-472), Eschyle célèbre ainsi la victoire de Salamine que la petite flotte athénienne remporta en -480 contre la puissante armée du roi perse Xerxès, en mettant en scène des Perses admiratifs des Athéniens, hommes libres, qui choisissaient de défendre leur cité, leurs concitoyens et leurs libertés, au nom de la sagesse et de la justice, face à l'hybris (la démesure) d'un roi despotique.

Chaque poète concurrent présentait une tétralogie, composée de trois tragédies (liées en une trilogie ou disjointes) et d'un drame satyrique, représentée en une matinée. L'après midi était représentée une comédie. Des juges élisaient l'acteur et le poète vainqueur qui était couronné de lierre (plante sacrée de Dionysos car elle ne meurt pas en hiver ; dieu chthonien de l'hiver, il permet de traverser la mort, par le retour du printemps) ; le chorège recevait un trépied qu'il consacrait au dieu.

Le philosophe Aristote analyse l'essence de la tragédie dans sa Poétique : « La tragédie est l'imitation d'une action grave et complète, ayant une certaine étendue, [...] se développant avec des personnages qui agissent, et non au moyen d'une narration, et opérant par la pitié et la terreur la purgation des passions de la même nature. » (chapitre VI) = catharsis : en ressentant de la pitié pour les personnages souffrant auxquels ils s'identifient et de la terreur devant la cruauté de leur sort, les spectateurs quittent les mauvaises passions qui les habitent.

Aristote montre aussi que la structure d'une pièce tragique s'organise autour de l'alternance de dialogues parlés, appelés épisodes, et de chants choraux, appelés stasima (le découpage en actes et scènes est une invention moderne). Eschyle introduisit un deuxième personnage (les autres acteurs étaient des figurants muets), Sophocle ajouta un troisième personnage : le protagoniste (prôtos + agonistès : celui qui lutte devant) jouait le rôle principal et les deux autres se partageaient les autres rôles.

Caractéristique du théâtre grec : présence à la fois du chœur et des personnages, marquée par l'organisation de l'espace scénique : acteurs sur la skéné (estrade en bois) et chœur sur l'orchestra (lieu circulaire sur lequel se tenait un petit autel consacré à Dionysos). La skéné, d'abord simple vestiaire pour les acteurs, s'enrichit vite de décors peints (souvent un palais) mais le cadre était d'abord suggéré par les répliques des acteurs et le chant du chœur et des acteurs. Le texte grec ne contient pas non plus de didascalie, tout est dans les paroles.

Trois poètes tragiques grecs sont parvenus jusqu'à nous :

Eschyle (525-456) accorde une grande place au chœur et montre la justice divine dans les souffrances endurées par les personnages : son Œdipe était probablement présenté comme un coupable qui expie la faute de son père Laïos ; le fait qu'Œdipe fasse partie d'une trilogie est significatif.

Sophocle (497-406) dont il ne reste que 7 tragédies, remporta plusieurs concours. Chez lui, « l'action héroïque d'un homme, libre et responsable, le mène parfois, par la souffrance, à la victoire mais le plus souvent le conduit à une chute qui est à la fois une victoire et une défaite. La souffrance et la gloire sont confondus dans une indissoluble unité. » (B. Knox, *The Heroic Temper*) Le malheur d'Œdipe n'est plus justifié par une malédiction familiale, sa tragédie ne fait d'ailleurs pas partie d'une trilogie, Antigone ayant été représentée avant Œdipe roi et Œdipe à Colone ayant été jouée à la fin de la carrière de Sophocle.

Euripide (480-406) eut moins de succès que son rival Sophocle, mais privilégia la violence des passions et donna une dimension plus réaliste à ses intrigues, qui contiennent également des dialogues inspirés des débats intellectuels de son temps (le poète comique Aristote s'en moque, notamment dans *Les Grenouilles*). Sur les Labdacides, il reste la tragédie des Phéniciennes, où les fils d'Œdipe, Étéocle et Polynice, s'entretuent devant Jocaste, impuissante.